

# LE GRAND PARLOIR

Numéro 31, juillet 2015



*La cour intérieure du Monastère des Ursulines de Québec  
Gravure à l'eau-forte de Simone Hudon*



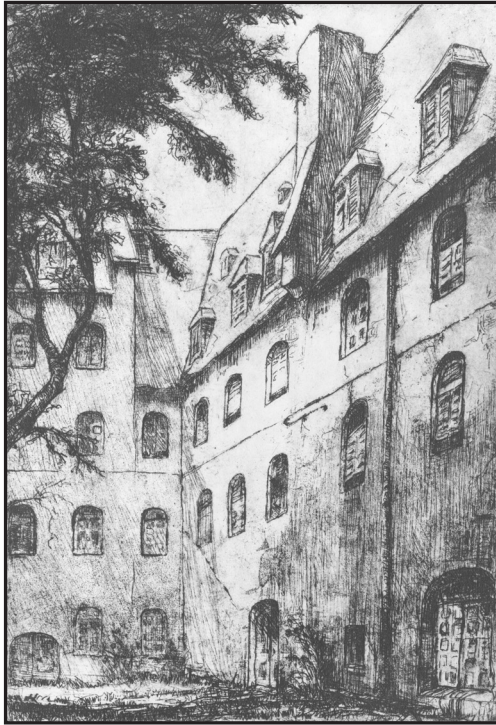
*Simone Hudon, à l'âge de 19 ans, étudiante au Monastère*

## *sommaire*

<i>Le mot de la présidente</i> .....	3
<i>La vie de l'Amicale</i> .....	4
<i>Les anciennes</i> .....	8
<i>La vie à l'école</i> .....	13

<i>La vie de la communauté</i> .....	18
<i>Le Musée des Ursulines</i> .....	25
<i>L'œuvre d'éducation des Ursulines</i> .....	28

# NOTULE EXPLICATIVE DE LA UNE DE L'ÉDITION 2015



à plusieurs expositions annuelles organisées dans des musées de Montréal et de Toronto ainsi que par la *Society of Canadian Painter-Etchers*. Après avoir quitté l'enseignement en 1945, elle s'installa à Montréal et travailla à l'illustration de plusieurs ouvrages d'auteurs canadiens, dont l'œuvre biographique « *Kateri Tekakwita* » d'Evelyn M. Brown, ainsi qu'à de nombreux albums de contes pour enfants. En 1970, elle publiait, pour le ministère du Tourisme, de la Chasse et de la Pêche, « *Portrait du Québec* » regroupant sous forme de dessins, les neuf régions touristiques de la province. De plus, elle est aussi l'auteure de nombreux travaux en art religieux, notamment le chemin de croix gravé à l'eau-forte que l'on retrouve dans l'église de Saint-Ulric de Matane. Simone Hudon est décédée à Montréal en 1984; elle était l'épouse d'Henri Beaulac, décorateur-ensemblier.

SOURCE : [archivescanada.ca](http://archivescanada.ca)

L'illustration de la Une du *Grand Parloir* 2015 est l'œuvre de Simone Hudon qui fut élève des Ursulines de 1915 à 1921. C'est une gravure à l'eau-forte qui faisait partie d'un portfolio de 36 gravures de madame Hudon édité par le Gouvernement du Québec en 1967. Intitulé *Au fil des côtes de Québec*, ce portfolio était offert aux dignitaires étrangers en visite officielle au Québec lors de l'Exposition universelle de Montréal de 1967.

Madame Simone Hudon est une peintre-aquarelliste, portraitiste et céramiste; elle est née à Québec en 1905. Elle a fait ses études chez les Ursulines de Québec puis à l'École des Beaux-Arts où elle a obtenu son diplôme de professeur de dessin. Spécialisée en gravure à l'eau-forte, elle a pris part

***Ouvrons les yeux, veux-tu?  
Ouvrons nos cœurs –  
et ouvre ta fenêtre  
à l'oiseau du printemps –  
Il ne sait pas que tu l'aimes.***

***Saint François  
est entré ici tantôt  
et s'est trouvé chez-lui.  
Des chants d'oiseaux  
et des parfums de fleurs  
l'ont conduit aux jardins  
de ses frères en liesse***

# LE MOT DE LA PRÉSIDENTE

Une autre année qui nous a filé entre les doigts sans qu'on y prenne garde tant nos activités journalières nous accaparent. Il faut dire que 2014-2015 n'avait pas le charisme de la précédente avec toutes ces célébrations autour de la canonisation de Marie de l'Incarnation et des grands anniversaires de fondation de notre institution et de la paroisse Notre-Dame. Par ailleurs, l'année 2014-2015 a commencé magistralement avec une journée de l'Amicale qui a réuni quatre promotions différentes. Les commentaires qui apparaissent dans ce numéro témoignent du plaisir que les anciennes ont pris à cette rencontre.

Mais, bien qu'il n'y ait pas eu de grands événements, l'équipe de l'Amicale était au poste! Nous avons continué à garder vivante votre association. Les encouragements à le faire ne manquent pas: nous recevons plusieurs courriels d'anciennes qui désirent reprendre contact avec l'École ou l'Amicale. De notre côté, nous tentons de rejoindre des anciennes dont la promotion fête un anniversaire afin de les inviter à se mobiliser et à venir fêter avec nous le jour de notre rencontre annuelle.

Cette année, nous avons participé comme il se doit à la Fête de la Sainte-Catherine en organisant l'activité de la tire Sainte-Catherine. C'est une joie pour les jeunes et cela fait chaud au cœur de voir leur intérêt. Nous avons contribué aux œuvres des missions des Ursulines, nous avons soutenu les élèves de l'École en octroyant le prix de la personnalité de l'année tant chez les garçons que chez les filles. Nous avons enfin travaillé à produire la mouture actuelle du *Grand Parloir*. Des témoignages, des reportages, des articles de

fond, nous avons fait de notre mieux pour vous offrir une revue de qualité.

En mars, nous avons relancé les amicalistes qui n'avaient pas renouvelé leur contribution à l'Amicale dès réception de leur *Grand Parloir*. C'est une bonne habitude à prendre que de laisser la fiche d'inscription bien en vue sur le frigo! Le coût de l'inscription est minime et cela permet à l'Amicale de garder vos coordonnées à jour et de vous faire parvenir le *Grand Parloir*.

Nous sommes à préparer la rencontre du 19 septembre. Ce sera une journée de cocktail dont vous trouverez tout le programme et la fiche d'inscription dans nos pages. Nous espérons que vous y viendrez nombreuses. Nous rencontrer dans ces lieux magiques est un privilège qu'il vaut la peine d'apprécier pendant que ces lieux nous sont accessibles. Et celles qui voudraient s'impliquer dans la poursuite des activités de l'Amicale sont les bienvenues.

Après un hiver trop froid, un printemps tardif, nous vous souhaitons à chacune un été plein de douceurs.

**Francine Huot**  
Présidente de l'Amicale

AMICALE DES ANCIENNES ÉLÈVES DES URSULINES DE QUÉBEC  
2, rue du Parloir  
Québec (Québec)  
G1R 4M5  
Courriel : [amicale@ursulinesquebec.com](mailto:amicale@ursulinesquebec.com)  
Adresse Facebook :  
[facebook.com/  
AmicaleDesAnciennesElevesDesUrsulinesDeQuebec](https://facebook.com/AmicaleDesAnciennesElevesDesUrsulinesDeQuebec)

(1974-2014)

# QUARANTE ANS DÉJÀ!



PHOTO: Daniel Abel

Nos années aux Ursulines correspondent à une époque que Léa Pool décrit en ces termes: «Tout était en effervescence. La vie culturelle connaissait un boom incroyable. L'époque était à l'insouciance et à la fête.»

En effet, pendant que nous fréquentions les Ursulines, la Superfrancofête battait son plein, Michel Brault réalisait *Les Ordres* et la loi 22

était adoptée faisant du français la langue officielle du Québec. Le salaire minimum passait à 2,10 \$ l'heure. Et les avortements que pratiquait le docteur Morgentaler lui valaient 18 mois d'emprisonnement.

La société québécoise était en mutation, tout comme nous, adolescentes en plein tumulte hormonal, grisées par la musique et les paroles des Charlebois, Harmonium, Beau Dommage,

Valiquette et autres *récoltes de rêves* meublant nos imaginaires de rebelles assoiffées de liberté ou d'étudiantes modèles — sans oublier la guitare de Michel Lebel, notre prof de chimie!

La culture anglophone avait aussi son attrait: les *posters* de David Cassidy, de Cat Stevens et de Shawn Phillips ornaient les murs de nos chambres de jeunes filles et les films *Harold et Maude* et *Love Story* nous avaient déjà accompagnées hors de l'enfance.

C'était l'époque où nous courions chez Simons ou au Château pour dénicher le pantalon patte d'éléphant dernier cri; l'époque où le polyester et les manteaux afghans faisaient fureur. Lors de nos promenades sur la terrasse Dufferin, certaines espéraient croiser quelques garçons boutonneux du Petit Séminaire de Québec et attirer leurs regards en remontant la jupe de quelques centimètres, au risque de passer pour des «filles populaires».

Retour rue du Parloir. Dans ce lieu historique qui a une âme. Force est de constater que le dévouement et la qualité de l'enseignement de nos professeurs, religieuses et laïcs, ont influencé nos vies et nos destins. Les Ursulines nous ont transmis leurs valeurs, mais aussi leur rigueur et leur amour de la langue française. Malgré ses règles qui ne nous convenaient pas toujours, le couvent avait une dimension humaine.

Revoici donc nos mains tournant les mêmes poignées de porte, courant et glissant sur la rampe patinée de l'escalier Saint-Augustin que des milliers de mains ont usée au fil du temps... Odeurs retrouvées de cire et de bois. Des émotions profondément enfouies remontent dans

ce lieu chargé de souvenirs qui, le 20 septembre 2014, a refait des femmes que nous sommes devenues, les adolescentes que nous étions — le photographe qui a tenté de nous immortaliser ce jour-là en a été témoin! On aurait dit un troupeau d'oies cacardant à qui mieux mieux...

Quarante ans plus tard, nous rions de nous reconnaître et de réaliser combien les rides et les cheveux gris ne changent pas l'essence de ce que nous sommes.

**Anne Roussel**

Sec. V (1974)



# Qui se souvient?

Le 20 septembre dernier, nous (finissantes 1973-1974) vivions nos retrouvailles (40 ans) à l'école.

Quel bonheur de revoir nos anciennes collègues, enseignant(e)s et amies. Une soixantaine d'entre nous étions présentes pour cette rencontre remplie d'émotions, de rires et de complicité.

Suzanne et moi, ayant travaillé chacune plus de 25 ans à L'École des Ursulines, nos souvenirs datent davantage de cette période que du temps où nous étions élèves. Mais le contact avec tout ce beau monde que nous avons côtoyé il y a si longtemps, nous a permis de nous remémorer de lointains souvenirs.

Qui se souvient de la fois où certaines d'entre nous étions allées, en cachette, au vestiaire (dans le temps de Sr Irène) avec lampe de poche, corde et autres accessoires pour essayer de découvrir ce qu'il y avait sous la trappe de métal en plein milieu du vestiaire? De vraies détectives-amateurs, des Miss Marple en herbe.

Qui se souvient des fameuses retenues le samedi avec Sr Éliane où elle nous servait jus de raisins et biscuits?

Qui se souvient de la série de hockey Canada-Russie que nous espérions regarder à la télévision? C'est grâce à Monsieur Boudreau, grand fan de hockey, que nous avons obtenu finalement ce privilège.

Qui se souvient des longues tables de cafétéria dont les tiroirs étaient remplis de nourriture cachée par certaines d'entre nous?

Qui se souvient de la journée où Suzanne et moi avons changé de classe sans se faire démasquer?

Qui se souvient des démarches entreprises par certaines d'entre nous pour obtenir notre table de mississippi tant convoitée?

Qui se souvient de nos belles parties de ballon-balai et de ballon prisonnier?

Qui d'entre nous n'a pas croisé une enseignante ou un enseignant qui a eu une grande influence dans notre vie?

Chacune d'entre nous possède ses propres souvenirs. Pourquoi ne pas les partager par l'entremise de ce journal?

À la prochaine,

**Claire Guilbault**  
Sec. V (1974)

N.D.L.R. Claire et Suzanne Guilbault sont sœurs jumelles et elles se ressemblent vraiment beaucoup, même aujourd'hui. Inutile de dire que leur passage à l'École des Ursulines a laissé des traces dans la mémoire de leurs professeurs, d'autant plus qu'elles étaient disons... espiègles? Une source d'information digne de confiance qui nous a demandé de garder l'anonymat nous a raconté à leur sujet deux anecdotes!

Alors qu'elle était interrogée par son professeur, Claire, peut-être était-ce Suzanne, s'est tournée vers sa sœur et aurait répondu: « On l'sait pas »!

Alors que la directrice venait de faire des remontrances à Claire pour des notes de conduite perdues, l'autre a dit, quand est venu son tour d'avouer ses torts: « Tout comme Claire Guilbault, vous n'avez rien à ajouter »!

Philo II 1964



PHOTO: Daniel Abel

Autres groupes d'amicalistes qui ont fêté un anniversaire de promotion lors de l'amicale du 20 septembre 2014

Secondaire V 1994



PHOTO: Daniel Abel

Versification 1964



PHOTO: Daniel Abel

## Madame Marie Guimond

# SI LA VIE VOUS INTÉRESSE!

Comment ne pas tomber sous le charme de cette amicaliste qui, à tout près de 98 ans, sait nous captiver en racontant son parcours de vie. Il n'est pas banal ce parcours. Marie Guimond est originaire de Montréal, mais sa famille s'installe à Québec quand elle a neuf ans. Arrivée par train à Lévis, elle tombe amoureuse de la ville de Québec dominée par Le Château Frontenac tout neuf. Inscrite chez les Ursulines un an plus tard, elle y restera jusqu'à sa 12<sup>e</sup> année. Les finissantes sont au nombre de sept! Pendant les années qui suivent, elle occupe son temps comme les jeunes filles de la haute société: elle vit dans sa famille et participe avec d'autres jeunes filles à des thés et à des bals.

Lorsque la guerre éclate en 1939, elle entend l'appel de la Croix Rouge qui veut former du personnel afin d'aider sur le champ de bataille. Sans qu'elle le réalise vraiment, ce sont des images d'enfance qui remontent. Son grand-père avait fait relier des numéros de l'hebdomadaire fran-

çais *Le Monde illustré* dont elle s'était rassasiée. Son attention de petite fille avait été particulièrement attirée par les photos des infirmières soignant les blessés de la première Grande Guerre.



Sensibilisée à la cause, Marie Guimond répond à l'appel de la Croix-Rouge et suit un début d'entraînement. Fille de militaire, elle se laisse cependant convaincre par un ami de son père, également militaire, qu'elle aurait intérêt à devenir infirmière diplômée et de servir dans les Forces Armées si le conflit perdure. Elle décide donc de s'inscrire à l'École des infirmières de l'Hôpital de l'Enfant-Jésus. Elle y restera trois ans. Diplôme en poche, elle entre dans l'armée. On est en 1944. L'armée l'envoie à Toronto suivre un cours de technique

et administration en salle d'opération au Toronto General Hospital. Ce sera sa spécialisation tout au long de sa carrière.

La guerre n'est pas terminée même si les alliés ont débarqué en Normandie. Elle part pour Borden où se rassemblent les Forces armées

canadiennes en route vers le Pacifique, car le Japon combat toujours. Après la capitulation en 1945, elle revient vers l'Hôpital Militaire de Québec. Un an plus tard, elle part pour Halifax rejoindre un petit groupe du corps médical de l'Armée. Leur mandat est de soigner les épouses de guerre des soldats canadiens et leurs enfants, à bord des navires venant au Canada. Elle fait alors plusieurs traversées Halifax-Angleterre. Sa vie de globe-trotter s'amorce. En 1950, on la retrouve au Yukon. Elle y restera deux ans.

Entre-temps, la guerre de Corée a éclaté. En 1952, on l'envoie à Kure, au Japon, à une vingtaine de kilomètres d'Hiroshima. Elle travaille dans un hôpital de mille lits qui reçoit des blessés et des malades des troupes du Commonwealth. Elle s'y intègre très bien et voit la guerre d'un peu plus près en passant deux mois à Séoul, dans des conditions plutôt difficiles. De retour à Kure, elle profite de ses permissions pour visiter Kyoto et Nara, ancienne capitale du Japon. Elle se rend même à Sendai, dans le nord du pays, visiter le couvent des Ursulines, fondé en 1937. Elle y revoit avec émotion une ancienne professeure de Québec. Elle visite également Nagasaki et Urakami où est tombée la deuxième bombe atomique.

De retour au pays en 1953, elle part pour Kingston après avoir passé du bon temps avec sa famille. Cette même année sera marquée par sa participation à un symposium sur les derniers développements en administration de salle d'opération, à Washington. Un congé de deux semaines lui donne l'occasion de faire une tournée aux Antilles, Jamaïque, Cuba et Haïti. Deux ans plus tard, elle revient à l'Hôpital Militaire de Québec amalgamé aux Anciens Combattants.

Elle prend la décision de quitter l'Armée en

1956 et travaille au Jeffrey Hale jusqu'à ce que le Dr Mellon, rencontré quelques années auparavant, l'invite à travailler en Haïti où elle arrive en 1957. Elle y restera trois ans. De retour au pays en 1960, elle travaille dans une salle d'opération à l'Hôtel-Dieu de Québec.

C'est alors qu'une amie lui conseille de retourner aux études pour obtenir un baccalauréat en sciences infirmières. Elle s'inscrit à McGill et redevient « élève » après 17 ans de travail intense. Mais avec Marie Guimond la vie n'est pas un long fleuve tranquille. Le recteur de l'Université Lovanium en République du Congo, est de passage à Montréal et désire la rencontrer. Elle avait déjà proposé ses services à cette université quand son frère Bernard, militaire, y avait commandé les troupes de l'OTAN. Elle accepte donc, après avoir réfléchi trois jours, le poste de directrice de l'École d'infirmières de Lovanium et fait dorénavant partie de l'Organisation Mondiale de la Santé à Lovanium, Congo! Son travail comprend l'organisation des cours, des stages, du bien-être des élèves. À cela, il faut ajouter la direction du personnel congolais de l'internat car les élèves sont pensionnaires.

Elle rentre au Canada en juillet 1964 pour y terminer ses études en faisant un long détour par le Kenya, l'Éthiopie, l'Égypte, la Jordanie, Israël, la Turquie, la Grèce, Rome et Paris! Elle obtient son diplôme en 1966 et part pour New-York où un travail l'attend. Elle y reste cinq ans en œuvrant dans différents hôpitaux.

Lors d'une rencontre internationale à Montréal, elle retrouve des compagnes de l'OMS rencontrées au Congo. On lui propose un poste de monitrice dans un centre d'enseignement supérieur en soins infirmiers au Sénégal. Sans hésitation, elle reprend la route vers l'Afrique. Elle a

55 ans, et ne sait pas conduire une automobile. La directrice de l'École juge indispensable qu'elle apprenne et dès le lendemain les cours commencent. Elle a conduit son auto jusqu'à 92 ans!!

Elle reste au Sénégal jusqu'en décembre 1976 alors qu'elle doit prendre sa retraite selon les règles de l'ONU. Retraitée à 60 ans! Il faut rentrer au pays. Elle prend un billet de retour très très long. Pendant six mois elle voyage : Comores, Seychelles, Inde, Philippines, Australie, Nouvelle-Zélande, Fidji et enfin Vancouver, Régina et Québec. Elle s'installe à Saint-Antoine-de-Tilly dans une maison achetée quelques années auparavant et baptisée Teranga, ce qui signifie « Vous êtes les bienvenus » en ouolof, langue du Sénégal. Elle travaille jusqu'à 69 ans en reprenant du service au Jeffrey Hale Hospital, cette fois les fins de semaine au bureau de direction du *nursing*.



Teranga accueillera à tour de rôle les très nombreux amis que Marie Guimond s'est faits au cours de sa carrière. L'amitié tient une place importante dans sa vie. Déjà quand elle était petite, l'histoire et la géographie la passionnaient. Elle a toujours été ouverte aux cultures, au gens. Très jeune elle s'est intéressée à « l'étranger ». Au cours de ses nombreux séjours au quatre coins du globe elle a tissé des liens profonds et durables.

En 1986, à près de 70 ans, elle a entrepris un long voyage de six mois pour revoir les amis éloignés et terminer son tour du monde : Écosse,

Angleterre, France, Suisse, Belgique, Comores, Île Maurice, Singapour, Thaïlande, Hong Kong, Hawaï. Elle a des amis partout!

On pourrait la croire nomade. Mais non, son port d'attache a toujours été la famille où les liens sont également tissés serrés. Vivant toujours dans son appartement, elle aime recevoir ses petits-neveux et nièces qui lui rendent bien l'affection qu'elle leur porte.

Entourée de ses souvenirs provenant de partout dans le monde, elle reste en contact avec l'étranger. Elle écoute les nouvelles à TV5 pour savoir ce qui se passe ailleurs qu'au Canada! Elle est à l'affût du monde actuel. Esprit alerte et renseignée, elle voudrait vivre encore cent ans pour savoir ce qui adviendra.

J'ai beaucoup aimé notre rencontre Madame Guimond. Il fait bon connaître des personnes qui respirent la curiosité, l'audace, l'esprit

d'aventure et qui dégagent calme et sérénité. Merci de m'avoir partagé tous ces souvenirs. Oui, la vie vous intéresse!

**Francine Huot**  
Philo II (1965)

## QUAND HYPERACTIVITÉ ET CRÉATIVITÉ FONT BON MÉNAGE



quand on a tous les talents. Hélène est un petit pot de passions aux yeux bleus. Son parcours la conduit en administration, en droit et en histoire de l'art. Elle obtient ses diplômes dans les trois domaines et sa vie professionnelle la mènera à utiliser toutes ces compétences à tour de rôle ou simultanément.

Commençons par le commencement. Elle termine en 1996 ses études universitaires en administration et en droit car elle a mené de front les deux baccalauréats. Elle part la même année pour Vancouver apprendre l'anglais. Elle ne part pas seule. Son mari et le bébé qui vient de naître l'accompagnent. Elle y reste un an et revient faire son barreau et son stage à Québec au bureau d'avocats McCarthy Tétrault qui l'engage comme avocate. En 1999, elle met au monde un deuxième enfant. Les congés parentaux n'étant pas ce qu'ils sont maintenant, elle prend une pause de quatre mois puis décide de réorienter sa carrière préférant travailler au sein de contentieux de compagnies.

**H**élène Péliissier est un pur produit de L'École des Ursulines de Québec. Elle y a été admise en 2<sup>e</sup> et y a terminé son Secondaire V en 1988. Tannante, vous dites? Oui. Très tannante, dérangeante même, mais intelligente! Elle cherchait sa voie. Pas facile

En 2000, arrive un troisième enfant qui sera de la première mouture de l'entrée des garçons à L'École des Ursulines en 2010. C'est alors qu'elle travaille à quatre jours par semaine à la Fondation des sourds qu'elle décide d'aller explorer une voie qui l'a toujours attirée: les

arts. Ce qu'elle faisait en dilettante, elle veut le faire de façon professionnelle et obtient un certificat en arts visuels en 2006-2007 qui sera suivi d'un baccalauréat de trois ans en arts visuels.

Riche de ses connaissances et de son expertise, elle fonde La Galerie Tzara vouée à la diffusion artistique des œuvres des jeunes artistes. C'était avant Première Ovation, ce programme de la Ville de Québec consacré à la promotion des jeunes artistes! La mission sociale de la Galerie Tzara est d'aider les artistes à se faire connaître, de participer à la diffusion de leur travail, mais également de permettre une rencontre, un échange, un partage entre les personnes qui fréquentent la galerie. La formule permet le jumelage des jeunes créateurs avec des professionnels. Les artistes peuvent vendre leurs œuvres. Plusieurs artistes contemporains bien connus dans la région (Jacinthe Carrier, Isabelle Demers, Péio Eliceiry, Catherine Blanchet pour n'en nommer que quelques-uns) y ont commencé leur carrière. La galerie, dirigée par un conseil d'administration, réunit un comité de sélection et engage un employé permanent. Hélène y agit en tant que bénévole comme directrice générale pendant deux ans (comptabilité, gestion des ressources humaines, gestion financière, relations avec le CA).

La Galerie Tzara située sur la rue St-Paul ferme ses portes après quatre ans d'existence mais Hélène continue à produire des œuvres d'art et à exposer. Elle est une spécialiste des estampes: lithographie, gravure, sérigraphie et dessin ont ses préférences. Elle aime les paysages, les arbres et... les corbeaux! C'est Hélène qui, en 2014, a conçu le modèle du vitrail qui

a été réalisé afin de souligner la relève institutionnelle entre la communauté des Ursulines et L'École des Ursulines de Québec. Le vitrail est exposé au Grand Parloir.

Vous l'aurez compris, Hélène est énergique, passionnée, audacieuse, curieuse et rassembleuse. Difficile à croire que ce petit bout de femme soit aussi productif. Ses passions ne s'arrêtent pas au travail intellectuel ou artistique. Elle aime le plein air, le jardinage, la pêche à la mouche, l'herboristerie. C'est également une âme très maternelle. Ses trois enfants de 19, 16 et 14 ans la comblent, mais il reste de la place dans son cœur pour servir de famille d'accueil. Elle a actuellement chez elle un petit garçon de 6 ans et les amis de ses enfants sont aussi ses enfants!

Hélène travaille actuellement comme médiatrice culturelle au Centre d'activités sur le rétablissement Sherpa. Ses talents et son expertise y sont très appréciés. Malgré ses origines sociales, ses connaissances et ses diplômes, elle demeure une personne très simple qui sait se mettre à la disposition de tous ceux qui veulent partager ses passions.

**Francine Huot**  
Philo II (1965)

# MOT DU DIRECTEUR GÉNÉRAL

Le 23 juin dernier nous avons répondu oui à l'appel fait par les religieuses Ursulines de Québec lors de la cérémonie du passage de l'Héritage de leur œuvre d'éducation, dans le cadre de la Relève institutionnelle.

Nous avons pris l'engagement solennel de la sauvegarde, de la transmission et de la promotion du projet éducatif basé sur les valeurs de Sainte Angèle Mérici et Sainte Marie de l'Incarnation.

Par ce fait, nous devenons les Ursulines du futur. Nous poursuivrons cette œuvre unique et exceptionnelle d'éducation dont peu d'institutions peuvent s'enorgueillir... 375 ans... nous avons été les premiers et le demeurerons.

À l'instar de Sainte Marie de l'Incarnation, c'est avec la même passion, la même détermination,

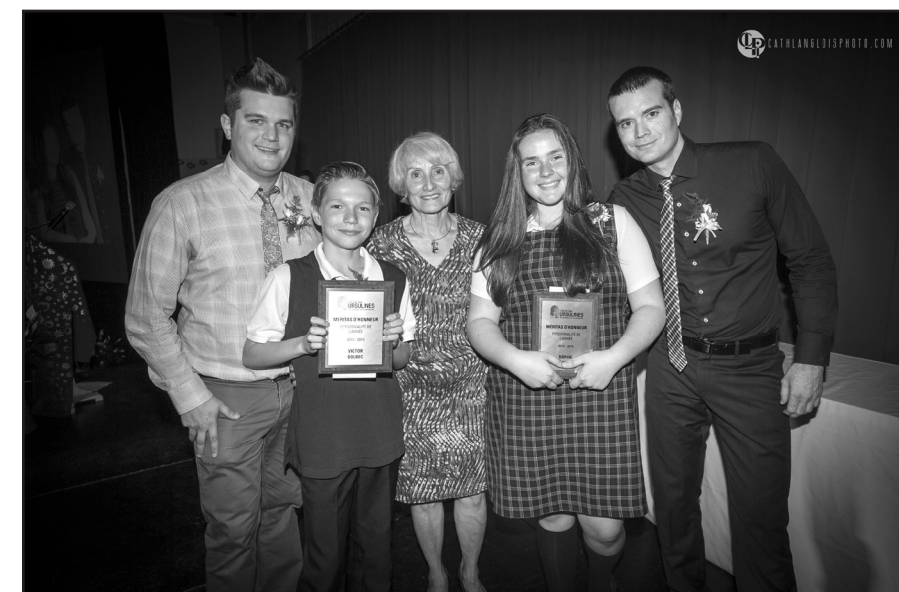
la même ingéniosité que nous continuerons de lire les signes du temps et nous adapter au siècle dans lequel nous vivons.

François d'Assise disait: se dépouiller pour grandir; c'est en se donnant que l'on grandit.

Nous à L'École des Ursulines de Québec et Loretteville, nous nous donnons pleinement au quotidien pour faire grandir les enfants en force et en sagesse.

Aux religieuses Ursulines, je dis merci. Merci de nous faire don de l'héritage de l'œuvre plus que séculaire entreprise en 1639.

**Jacques Ménard**  
Directeur général



La présidente de l'Amicale remet aux finissants **Victor Dolbec** et **Sophie Jacques** le PRIX PERSONNALITÉ DE L'ANNÉE, soit pour chacun un chèque de 100\$ bien mérité!

# Des nouvelles D'ESTHER PITON



Esther (comme nous l'appelions alors) est la quatrième de six enfants, quatre filles et deux garçons. Les origines de la famille Piton sont multiples : irlandaise, écossaise, française, anglaise, et possiblement amérindienne. Papa est anglican, anglophone et ingénieur. Maman est catholique, francophone et, avant son mariage, enseignait dans une école de rang. Ainsi, dans la maison familiale, on s'exprime souvent dans une langue « mélangée » propre aux Piton, du genre « Close the door avant que les mouches come in » ! Le dimanche, papa conduit sa famille à l'église catholique en voiture, sans y entrer lui-même. Les enfants fréquentent des écoles catholiques, autant anglophones que francophones. La petite Esther a une enfance heureuse.

Plus tard, au moment de décider de son avenir professionnel, Esther choisit l'enseignement. C'est à l'âge de 20 ans à peine qu'elle débute sa carrière de professeure dans notre alma mater, en septembre 1971. Pendant 27 ans, elle œuvre auprès d'élèves de 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> secondaire. Elle enseigne surtout les mathématiques, mais donne également le cours de sciences physiques, de chimie ainsi que le fameux cours d'éducation au choix de carrière. Elle est également titulaire de classe.

Selon ses dires, ces années d'enseignement

ont été la plus belle période de sa vie professionnelle et elle en garde de très vivaces et excellents souvenirs. La majeure partie de sa carrière se déroule avec les groupes de 3<sup>e</sup> secondaire, et c'est durant cette période qu'elle se lie d'amitié avec Louise Tremblay (malheureusement décédée aujourd'hui) et Judith Bédard, qui enseignent également à ce niveau.

Elle parle avec beaucoup de chaleur de ses élèves, qu'elle a appris à connaître et à aimer. Elle est fière de ses protégées, et prend soin de remarquer que quelques-unes se sont démarquées sur la scène publique : la chroniqueuse sportive et animatrice Danielle Rainville, la chanteuse et violoncelliste Jorane, la comédienne Hélène Bourgeois-Leclerc et l'animatrice Kim Rusk.

Ce qui lui manque le plus de toutes ces années ? le contact avec les jeunes et leur dynamisme. Et s'il y a une occasion où ce dynamisme et cette énergie ont tendance à nettement s'exprimer, c'est bien durant les sorties scolaires. Esther est heureuse de prendre part à leurs expéditions, notamment à la Ronde de Montréal. En 1990, elle organise un petit voyage de 10 jours en Europe et part avec six élèves de 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> secondaire à Londres et à Paris plus particulièrement. Elle apprécie ce périple, qui lui permet notamment de confirmer ses origines françaises sans l'ombre d'un doute. En effet, l'autobus transportant le groupe fait halte un jour devant un commerce où on pouvait voir une immense affiche annonçant Les cuisines Piton. Les filles ne manquent pas de prendre des photos de cette preuve, à côté de laquelle se tient fièrement la principale intéressée. Pour être bien certaine (!), cette dernière fait des vérifications

dans l'annuaire de Paris qui sont concluantes : le nom de Piton ne fait pas figure d'exception.

En plus de sa charge d'enseignement, Esther s'implique dans le théâtre. Ainsi, elle monte une pièce avec la classe dont elle est titulaire portant sur les Schtroumpfs. Elle se joint également à quelques professeurs pour interpréter une pièce intitulée *Le Grand dérangement*. En plus d'Esther, cette pièce met en vedette Claude Bourret, Nicole Côté (Vandenberg), Yvon Vailancourt, André Doyon, Jacquelin Bureau, avec Sr Marguerite Carignan à la mise en scène. Elle est présentée devant toutes les élèves à la salle de l'Institut canadien, puis le lendemain aux parents, dans les murs de L'École. Plus tard, à la fin de sa carrière d'enseignante, Esther supervise les spectacles de fin d'année des élèves de tous les niveaux.

C'est en effet en 1998 que survient la fermeture de la section secondaire de L'École. Ce fut un moment très difficile pour Esther, qui voit se terminer abruptement une belle période de sa vie professionnelle. Elle a l'impression de perdre à la fois son travail (donc ses revenus), son milieu de vie, ses amis et collègues, ses élèves qu'elle considère comme ses propres enfants, n'en ayant pas elle-même... Elle a également la douleur de perdre sa mère cette année-là.

Elle effectue quelques suppléances, mais ces dernières la laissent insatisfaites : elle décide de ne pas renouveler l'expérience. Comme il n'est pas encore l'heure de la retraite, vers quoi se diriger ? L'enseignement aux adultes attire son attention, en bureautique plus particulièrement. Mais pour ce faire, elle doit aller chercher une formation. Elle s'inscrit au Collège O'Sul-



livan de Québec à un cours de secrétariat en anglais. On lui offre de faire un stage chez SSQ Groupe financier, qui débouche sur un emploi. Esther y travaille finalement pendant 10 ans : elle s'occupe principalement de la vérification de la traduction anglaise de la correspondance de l'entreprise. Également, elle compose et améliore les modèles de lettres. Elle décide de prendre une retraite bien méritée en 2010.

Esther connaît une vie sereine avec son « beau et bon » conjoint actuel, comme elle le dit elle-même. Elle qui n'a pas eu d'enfant apprécie la vie familiale que son amoureux lui apporte, ce dernier étant grand-père d'un garçon de 13 ans et d'une fille de 10 ans. Elle connaît cependant des problèmes de santé. Elle subit deux AVC : en 2012 d'abord, puis en 2013. Son sens du goût est sérieusement affecté et il lui est nécessaire de procéder à une rééducation. Elle retrouve cependant la plupart des saveurs perdues, bien que quelques aliments « ne passent plus » désormais. Elle envoie un message aux plus jeunes : IL FAUT ARRÊTER LA CIGARETTE! Ce qu'elle a fait elle-même. Malgré les problèmes de santé rencontrés, auxquels s'ajoute un léger diabète qu'elle contrôle avec un régime alimentaire, Esther se considère malgré tout chanceuse de bénéficier aujourd'hui d'une belle qualité de vie.

Elle participe aux activités offertes par son Club de l'âge d'or, notamment les jeux de dards, de poches ainsi que la pétanque. Elle s'adonne également à des sudokus et aime bien le scrabble. Depuis quelque temps, elle s'intéresse à aider les gens atteints de maladies chroniques à mieux gérer l'impact de leur maladie dans leur vie. Son goût de l'enseignement n'a

pas disparu, puisqu'elle décide de participer à une séance visant à préparer des formateurs bénévoles sur ce sujet. Ses premières sessions à titre de formatrice devraient avoir lieu cet automne. De plus, elle apprend actuellement l'espagnol en autodidacte, et songe à s'inscrire à l'université des aînés pour parfaire son apprentissage. Toujours dans ce but, elle entend aussi offrir ses services bénévoles à une école primaire offrant des classes d'immersion en anglais et en espagnol. Une autre belle occasion de rester en contact avec le milieu de l'éducation...

Esther suit d'ailleurs avec attention l'actualité touchant ce milieu. Elle est sensible aux enjeux actuels ainsi qu'aux difficultés rencontrées par les enseignants d'aujourd'hui. Elle craint notamment l'impact des coupures budgétaires sur les services aux élèves.

Ce rapide survol de la vie personnelle et professionnelle d'Esther Piton fait ressortir sa soif d'apprendre pour elle-même et son besoin de transmettre son savoir aux autres. Ces qualités fondamentales, conjuguées à une présence chaleureuse auprès de ses élèves, font d'elle un professeur remarquable, de qui je garde personnellement un excellent souvenir.

Merci beaucoup Esther!

**Nancy Vaillancourt**  
Promo 1987

## LES FONDANTS « CASTEL »

*Les amicalistes des années 50-60 se souviennent de ces savoureux petits bonbons vendus dans des petites boîtes blanches. Il y en avait de toutes les couleurs, de toutes les saveurs. Ils étaient vendus au profit des missions. En voici la recette, extraite du livre « 350 ans au coin du four : 1639-1689 ».*



2 tasses de sucre  
1 tasse d'eau  
1/4 c. à thé de crème de tartre  
Essence et couleur au goût

Le beurre avec un peu de vanille ou le miel peuvent remplacer l'essence; on peut aussi les faire sans aucune essence ni couleur, à ce moment-là ce sont des sucres d'orge.

Mettre le sucre et l'eau dans une casserole; quand ça bout, ajouter la crème de tartre et le thermomètre à bonbons. À 290°, ajouter l'essence (beurre ou miel) et la couleur. Si on brasse, ne jamais tourner en rond, plutôt brasser en aller-retour. À 300°, enlever du feu et verser dans des moules de caoutchouc. Si on n'en a pas, en mettre sur des tôles en aluminium beurrées. Les moules en caoutchouc ne se trouvant pas au Canada en 1970, nous les faisons venir des États-Unis. Voici l'adresse en ce temps-là :

Voorhees Rubber Candy Molds\*  
Pruitt Parkway  
P.O. Box 251  
Berlin, Maryland  
21811 U.S.A.

\* *La compagnie existe toujours, voir sur Internet!*

*Les membres de  
l'Amicale ont cette  
année encore tenu  
l'activité de la TIRE  
SAINTE-CATHERINE  
avec les finissants de  
6<sup>e</sup> année.*



## SŒUR MONIQUE PELLETIER

# UNE FEMME ENGAGÉE À L'IMAGE DE MARIE DE L'INCARNATION

C'est toujours un moment privilégié de rencontrer Sœur Monique Pelletier qui, malgré un horaire chargé comme Supérieure provinciale des Ursulines du Québec, sait nous accueillir avec le sourire et être généreuse du temps qu'elle accorde aux autres. Avec une pointe d'humour, Sœur Monique se déclare un peu intimidée par la «journaliste chevronnée» que je suis, mais accepte avec joie cette entrevue qui lui permet de reprendre contact avec ses anciennes élèves qu'elle porte toujours dans son cœur.

Sœur Monique est née le 22 février 1944 à Lac-à-la-Croix, une petite municipalité de 900 habitants du Lac-St-Jean. Elle est la deuxième d'une famille de sept enfants comprenant trois filles et quatre garçons. Ses parents, Rose-Emma Lavoie et Charles Pelletier, possédaient une grosse ferme où ils gardaient des vaches laitières, élevaient des moutons, porcs, poules, dindes et oies, et cultivaient de vastes champs pour nourrir les animaux et un grand jardin potager pour la famille. En parcourant ses souvenirs d'enfant, elle se revoit faire les foins, conduire un tracteur, traire les vaches et aider à l'entretien du potager, à la mise en conserve

des récoltes et au filage de la laine des moutons. Elle aimait participer à toutes ces activités de la ferme, mais ce qu'elle préférait était de cuisiner un bon souper pour toute la famille.

Elle se considère chanceuse d'avoir grandi dans la nature, dans ces grands espaces qu'elle



apprécie tant et qui la rendent encore heureuse. Et surtout, elle s'estime choyée d'avoir été élevée dans une famille qui savait accueillir généreusement les grands-parents, les oncles et les tantes, et qui lui a donné beaucoup d'amour et de tendresse. Ses parents ont toujours été une source d'inspiration dans sa vie. Se remémorant son plus beau souvenir de jeunesse, elle

affirme : « Il pourrait se résumer dans un climat d'amour qui régnait dans ma famille et dans l'attention que mes parents portaient à chacun des sept enfants que nous étions. Chacun était valorisé et invité à prendre des responsabilités selon ses dons. Un climat de bienveillance, d'ouverture aux autres et de dépassement de soi régnait dans la famille intergénérationnelle que nous formions. ».

Après son cours primaire à l'école du rang où

habitait sa famille, Sœur Monique a emménagé chez sa grand-mère maternelle et fait son cours secondaire à l'école publique du village qui était tenue par les Ursulines. Puis, ayant choisi de devenir enseignante, elle a étudié à l'École normale des Ursulines de Roberval pendant deux ans. Diplôme en main, elle a enseigné un an à l'école Ste-Angèle de Roberval et adoré l'expérience.

Se sentant appelée à la vie religieuse, Sœur Monique a visité quelques communautés pour finalement choisir celle des Ursulines qu'elle connaissait et fréquentait depuis ses premières années d'école. Nulle part ailleurs elle ne trouvait l'amour et l'attention que ces religieuses lui avaient prodigués tout au long de ses études et le charisme qui émanait d'elles. Et surtout, elle était attirée par l'importance que les Ursulines accordaient à la prière, la solidarité qui existait entre elles et leur engagement exceptionnel et généreux dans le monde de l'éducation.

Entrée chez les Ursulines de Québec en 1964, à l'âge de 20 ans, elle est demeurée à Loretteville pendant plus de deux ans comme postulante et novice. Après son juniorat et sa vie comme professe temporaire au Vieux-Monastère, Sœur Monique a fait profession perpétuelle en 1972, alors qu'elle avait déjà entrepris sa carrière d'enseignante depuis quelques années, ses élèves la connaissant sous le nom de Sœur Saint Raphaël.

Après avoir enseigné plusieurs années au

primaire, Sœur Monique a été directrice des services aux élèves du secondaire jusqu'à ce que le Monastère cesse d'offrir ce niveau d'enseignement en 1998. Lorsqu'elle songe à ces 31 années passées près des jeunes du primaire puis des adolescentes du secondaire, elle se souvient « d'une joie neuve qui l'habitait chaque matin en les voyant s'ouvrir à la connaissance, élargir leur cercle de relations, trouver leur propre chemin d'épanouissement en s'inspirant des valeurs

*(...) elle s'estime choyée d'avoir été élevée dans une famille qui savait accueillir généreusement les grands-parents, les oncles et les tantes (...)*

proposées, s'engager dans la vie de leur école et prendre des initiatives qui préparaient leur avenir ». Elle se rappelle, par ailleurs, dans un éclat de rire, des mots d'humour des enfants du primaire dont elle aurait voulu faire un recueil et des espiègleries des jeunes du secondaire,

comme la recherche du fameux tunnel qui existerait entre le Monastère et le Séminaire.

Durant les trois années qui ont suivi la fermeture de la section secondaire de L'École des Ursulines de Québec, Sœur Monique a complété ses cours en psychothérapie pour ensuite offrir des services d'accompagnement psychologique et spirituel sur la rue Murray à Québec. Elle fut également Supérieure de la communauté locale des Ursulines de la rue Murray et responsable de la formation de la novice qui y résidait. Elle a beaucoup apprécié cette période de sa vie qu'elle a consacrée au cheminement spirituel et au mieux-être de ses consœurs et de ceux et celles qui ont fait appel à ses services.

En 2001, Sœur Monique a accepté le mandat de Supérieure provinciale, service qu'elle a rendu pendant six ans. À cette époque, les

Ursulines que l'on disait être de la Province de Québec étaient au nombre de 124, réparties en neuf communautés locales qui étaient regroupées dans la Ville de Québec et ses environs ainsi qu'à Roberval et Stanstead.

Son mandat n'a pas été de tout repos, car dès le début elle a dû composer avec des événements difficiles à vivre, tels que la fermeture du Monastère de Stanstead, l'incendie du Couvent de Roberval et le départ des Ursulines du Collège Mérici. Avec les religieuses de ces communautés, elle y a vécu le détachement, mais pour un plus grand attachement à l'essentiel, et saisi toute l'importance de l'héritage immatériel laissé par les Ursulines. Et, tout particulièrement, elle se souvient d'avoir bénéficié d'un support fraternel exceptionnel qu'elle décrit ainsi : « Comme religieuse, mon plus beau souvenir, c'est celui d'une solidarité fraternelle dont j'ai été entourée lors du décès de ma mère et de l'incendie de notre couvent de Roberval. Cette solidarité fait image : celle d'une écharpe de réconfort, de soutien déposée sur tes épaules et qui aide à continuer la route de la mission qui t'est confiée. Ce fut pour moi la vie ensemble à son meilleur par les pensées, les paroles, le silence et tous les gestes d'une délicatesse fraternelle qui fait dire qu'il est bon de vivre ensemble. ».

Après un repos bien mérité dans la petite maison de Loretteville où elle vécut pendant six mois entourée de ces grands espaces qu'elle aime tant et qui lui apportent énergie et joie de vivre, Sœur Monique a été Supérieure dans une

des communautés locales du Monastère durant deux ans, puis elle a été présidente du Conseil de gestion du Monastère pendant trois ans.

Depuis juillet 2014, Sœur Monique assume le mandat de Supérieure provinciale des Ursulines de la Province du Québec. Suite au regroupement des trois Provinces ursulines de Québec, Trois-Rivières et Rimouski réalisé en 2008, la Province du Québec compte actuellement 225 religieuses regroupées en 18 communautés locales vivant dans les régions de Québec, Trois-

***Depuis juillet 2014,  
Sœur Monique assume  
le mandat de Supérieure  
provinciale des Ursulines  
de la Province du  
Québec.***

Rivières, Rimouski, Amqui, la Gaspésie, Montréal et Magog. Ainsi, le Conseil provincial composé de cinq Ursulines que préside Sœur Monique veille à établir des liens étroits entre les communautés locales, voit à assurer le dynamisme spirituel et apostolique au sein

des groupes communautaires et veille à l'administration des biens. Il lui incombe, par ailleurs, de favoriser la vie des communautés locales par de l'animation et de continuer à soutenir la mission des religieuses. Enfin, dans le cadre de ce qui est qualifié de visite canonique, Sœur Monique anticipe avec bonheur de rencontrer personnellement chacune des religieuses au cours de son mandat de trois ans comme Supérieure provinciale.

Lorsqu'elle songe à l'héritage laissé par les Ursulines et à L'École de Québec et Loretteville, Sœur Monique se souvient de cette réflexion d'une ancienne élève qui, après la fermeture du secondaire, avait dû se trouver une autre école pour continuer ses études : « je fréquente une bonne école actuellement, mais la différence

c'est qu'aux Ursulines, c'était plus qu'une école, c'était une maison ». Sœur Monique ajoute : « ces mots sont, pour moi, le souvenir le plus heureux d'une transmission éducative marquée par les valeurs des fondatrices ursulines : une maison d'éducation qui se caractérise par un esprit de famille où chaque élève est reconnu et aimé à la manière évangélique et est invité à grandir dans l'ouverture aux autres ».

À mon avis, c'est ce qui explique en effet l'attachement des amicalistes à leur maison d'éducation qui sait les accueillir encore chaque année, lors de la Journée de l'Amicale, grâce à la générosité des religieuses du Vieux-Monastère et à leur complicité avec leurs anciennes élèves.

Si Sœur Monique avait à parler de Marie de l'Incarnation aux amicalistes, elle affirme que « ce serait l'occasion de leur communiquer son amour pour cette femme à la fois si comblée de grandes faveurs de la part de son Seigneur Dieu et si proche du monde dans lequel elle vivait sa mission, si proche de nous tous » et elle conclut par cette interrogation : « Ne sommes-nous pas tous héritiers, héritières de cette femme d'audace et de foi? Ne peut-elle pas inspirer toute personne, peu importe la forme d'engagement qu'elle vit? Une inspiratrice, une guide sur la route... ».

À l'image de Marie de l'Incarnation qui

inspire sa vie, Sœur Monique est une femme engagée tant dans son propre cheminement spirituel qu'au service des autres, de sa communauté et du monde de l'éducation. Attirée par la prière et les valeurs ursulines d'amour charité et de solidarité fraternelle et, par ailleurs, femme d'action, elle s'est impliquée à tous les niveaux dans sa communauté et a contribué d'une façon significative à l'éducation des jeunes. Comme celle qui l'inspire, elle est également une femme d'affaires sachant gérer ressources humaines, financières et immobilières, et une femme de relations douée pour les communications. Et tout cela, elle le fait avec simplicité, douceur et bienveillance.

Enfin, comme le lui disait sa mère pour souligner sa grande facilité d'adaptation, là où Sœur Monique accroche son chapeau, elle est heureuse, et j'ajouterais, et rend les autres heureux.

Merci Sœur Monique pour votre engagement qui est une source d'inspiration pour nous et merci pour toute la route parcourue pour réaliser la mission d'éducatrices des Ursulines.

**Raymonde Beaudoin**  
Philo II (1965)  
Vice-présidente de l'Amicale



# Joie et dynamisme

## SR MONIQUE DASSYLVA



Une des rares enseignantes de l'école qui a suivi ses élèves de la première à la sixième année, changeant de niveau à chaque mois de septembre. C'était la fin des années 60, c'était l'époque des méthodes « nouvelles » au cours primaire : la catéchèse remplace le catéchisme, en français, la méthode dynamique s'installe, les réglettes multicolores de la « méthode Cuisenaire » remplacent les diverses tables, l'arithmétique devient les mathématiques.

Imaginez la débrouillardise de la jeune professe lancée dans l'aventure... frayant un chemin aux nouveautés, année après année...

L'autorité régnant dans la classe de Mère Sainte-Gaétane permet de préparer des pièces de théâtre et d'animer une chorale pour développer, avant la lettre, les « compétences » artistiques chez ses élèves et présenter des spectacles goûtés de tous, enfants, parents et grands-parents.

L'initiation à la vie chrétienne n'est pas négligée pour autant : la préparation au sacrement du Pardon et à la première Communion a sa large place.

Un tel périple a mené Sœur Monique vers l'enseignement secondaire et la voilà responsable du Niveau I. À chaque année, lui sont

**M**ère Sainte-Gaétane? Vous vous souvenez? Sœur Monique Dassylva? Vous connaissez?

Une femme constante : elle a vécu toute sa vie « professionnelle » à l'École des Ursulines de Québec avec un « professionnalisme » qui ne s'est pas altéré au cours des années. Une vocation, sans reprise : 35 ans, « ce n'est pas rien », dirait-on dans le langage d'aujourd'hui.

confiés quatre groupes de jeunes frimousses qui s'initient au cours secondaire, rêvant d'y exercer leur nouvelle liberté et de concrétiser leurs initiatives... L'enseignement de la catéchèse à ces jeunes est confié à Sœur Monique. À travers l'histoire des grandes figures de l'Ancien Testament et leur témoignage de foi, on découvre peu à peu leur rapport avec nous, des guides dans la vie. À chaque année, est célébrée à Loretteville, la Fête de la Vie, dans un décor approprié et un ordre du jour permettant, à qui le veut bien, une prise en charge personnelle de sa vie.

Pendant 25 ans au secondaire, on en voit des jeunes filles... cependant, ce n'est pas un « défilé » passif : chacune, avec ses possibilités et ses attentes, est en quête d'un guide pour la « direction de sa croissance ».

Quand l'enseignement secondaire fermera ses portes en juin 1998, Sœur Monique sera transférée à la réception de l'École. Elle devient une réceptionniste-téléphoniste heureuse de retrouver professeurs et enfants chaque matin et... jusqu'à la fin du jour.

Les membres du personnel, heureux de revoir Sœur Monique souriante, en arrivant chaque jour, apprécient sa présence et son attention à chacun. « Vous nous apportez joie et dynamisme pour commencer notre journée, » disent-ils. Sans paroles, les enfants n'en pensent pas moins : leur physionomie est éloquente.

À la retraite Sœur Monique?

Depuis son départ de l'École, les occasions ne manquent pas de mettre en œuvre ses talents et qualités et d'exécuter nombre de services, en apparence « petits », mais combien importants.

Merci, Sœur Monique!

**Sr Suzanne Pineau**  
Philo II (1956)



## Religieuses qui ont fait carrière dans l'enseignement au Monastère et à l'École des Ursulines présentes à l'Amicale 2015

NOM	NOM EN RELIGION	MATIÈRES ENSEIGNÉES
Sr Rita Beaudoin	Mère Marie-Claire	Directrice de la vie étudiante, Maîtresse de division, Français, Enseignement religieux
Sr Jacqueline Bernard	Mère Marie-du-PerpétuelSecours	Anglais
Sr Louise Boisvert	Mère Ste-Marie-Dominique	Français, Latin, Piano, Missionnaire aux Philippines
Sr Thérèse Boulanger	Mère Ste-Lucille	Responsable de niveau, Enseignement religieux, Français, Arts plastiques
Sr Rita Champagne	Mère St-François-de-Lava	Piano, Île d'Anticosti
Sr Marguerite Carignan	Mère Ste-Alice	Français, Théâtre
Sr Monique Dassylva	Mère Ste-Gaétane)	Responsable de niveau, Enseignement religieux
Sr Michelle Gagnon	Mère St-Alexis	Géographie, Histoire, Latin, Philosophie
Sr Louise Godin	Mère Marie-de-GrandPouvoir	Anglais
Sr Louise Gosselin	Mère Gabrielle-Marie	Orientation scolaire
Sr Monique Jeanson	Mère St-Armand	Maîtresse de division, Français
Sr Marie-Jeanne Langlois	Mère Ste-Eugénie	Violon, Violoncelle
Sr Andrée Leclerc	Mère St-Grégoire-le-Grand	Grec, Latin, Espagnol, Français, Musique
Sr Lucille Lemay	Mère Marie-de-l'Espérance	Maîtresse de division, Français, Algèbre, Enseignement religieux
Sr Jocelyne Mailloux		Enseignante cours primaire
Sr Marie Marchand	Mère Marie-de-St-Joseph	Histoire
Sr Louise Morin	Mère Ste-Jeanne-de-Valois	Maîtresse de division, Français, Enseignement religieux
Sr Thérèse Pagé	Mère Marie-Thérèse	Piano, Anglais, Missionnaire aux Philippines
Sr Monique Pelletier	Mère Saint-Raphaël	Enseignante cours primaire, directrice EUQ
Sr Suzanne Pineau	Mère Ste-Jeanne	Latin, Grec, Français, Île d'Anticosti
Sr Geneviève Plamondon	Mère St-Michel	Français, Grec, chant choral
Sr Marcelle Robin	Mère St-Germain	Directrice de la vie étudiante, Mathématiques, Enseignement religieux
Sr Marie-Laurette Roy	Mère St-Philippe-de-Néri	Dessin

## LES URSULINES : ADAPTABILITÉ, FILIATION ET TRANSMISSION<sup>1</sup>

« Ce que tu as essayé de bâtir toute ta vie, tu le passes à d'autres pour qu'ils continuent de bâtir. [...] C'est la relève d'une institution. [...] C'est relever le défi de poursuivre ce qui a été implanté depuis longtemps. Peut-être autrement, mais avec les valeurs qui durent depuis 370 ans, ça va faire 370 ans en 2009 [...]. »

Sœur Jocelyne Mailloux, le 22 août 2007 en entrevue avec Diane Audy, ethnologue

Enracinées dans un événement, l'arrivée à Québec le 1<sup>er</sup> août 1639 des premières moniales venues en terre de mission pour évangéliser les Amérindiennes; associées à l'implantation en Amérique du nord de la culture française et à la construction de l'identité québécoise; vouées à l'éducation et à l'enseignement des filles provenant au cours des siècles d'une mosaïque de cultures; ouvertes à la mixité en accueillant pour la première fois, en 2010, des garçons dans leur école de la rue du Parloir, les Ursulines nous fascinent par leur audace, leur adaptabilité et leur résilience.

Cloîtrées dans des espaces normalisés par le plus ancien code monastique de l'Occident, la Règle de Saint-Augustin, et obéissant à des directives de vie conçues au XVII<sup>e</sup> siècle et appliquées jusqu'en 1963, les Ursulines nous étonnent par leur fidélité à la tradition. Attachées à leurs fondatrices

— Angèle Mérici et Marie de l'Incarnation — et à leurs « anciennes mères », les Ursulines nous inspirent par la force de leur engagement mais aussi par la modernité de leur message. Comment ne pas être séduits, en effet, par le « une à une » dans « le tous ensemble », préceptes qu'elles continuent à promouvoir dans leurs écoles et qui sont directement empruntés aux avis pédagogiques de cette fille de l'humanisme de la Renaissance qu'est Angèle Mérici?

Les Ursulines vivent aussi dans un constant va et vient entre deux mémoires, individuelle et collective. Chaque religieuse en tant qu'être humain possède sa propre mémoire dont l'expérience est unique à chaque individu. Or, les Ursulines en tant que groupe partagent un ensemble de souvenirs, de savoirs et de croyances même si les religieuses n'ont pas assisté à titre individuel aux événements ou moments qui y ont donné naissance. Par exemple, dans leurs récits et témoignages, les Ursulines « côtoient » Angèle Mérici et Marie de l'Incarnation, sont « en contact » et vivent en « osmose » avec elles. Lorsque les religieuses racontent aujourd'hui les événements faisant partie de leur histoire, elles le font au « nous », même lorsqu'elles parlent du XVII<sup>e</sup> ou du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ainsi, de génération en génération, chaque

1. L'année 2014 aura été marquée par des événements majeurs pour l'histoire des Ursulines; la sanctification de Marie de l'Incarnation, les Fêtes célébrant le 375<sup>e</sup> anniversaire de l'arrivée des Augustines et des Ursulines en terre d'Amérique, et la cérémonie émouvante du 23 juin marquant la relève institutionnelle de L'École des Ursulines de Québec et de Loretteville. C'est ce dernier événement que nous aimerions rappeler en utilisant un extrait du livre Les Ursulines de Québec. Espaces et mémoires où nous évoquons ce long processus qui a permis à cette communauté religieuse de s'établir, de s'enraciner et de se pérenniser à travers son œuvre d'éducation.

ursuline a contribué par sa seule présence au sein de la communauté, à la construction, à la transformation et à la perpétuation de la mémoire collective et donc de l'institution.

Cette pérennité a donc été possible grâce à la relative constance de l'effectif et du recrutement de la communauté au cours des siècles. Entre 1640 et 1671, seize nouvelles missionnaires d'origine française débarquent à Québec pour prêter main-forte aux fondatrices. En 1646, les *Annales* signalent l'entrée comme postulante de Charlotte Barré, compagne de voyage de Madame de la Peltrie, et dont la maîtresse de formation ne sera nulle autre que la fondatrice Marie de l'Incarnation. En 1652, entrent cette fois au noviciat, les premières « anciennes élèves » pour la plupart d'origine canadienne. Elles seront les pionnières d'une longue lignée d'autres élèves qui deviendront à leur tour, ursulines. Toutes recevront un héritage transmis par filiation naturelle entre individus ayant adhéré au même statut, à la même appartenance, à la même famille, au même code de vie. La relève de la mémoire collective du monastère, transmise entre les membres de la communauté qui l'animent — moniales, novices, pensionnaires et élèves —, est donc assurée.

Au tournant des années 1980, l'équilibre est cependant rompu, le nombre d'élèves croît plus rapidement que le nombre de religieuses. Il n'y a plus de jeunes filles qui franchissent la porte conventuelle pour devenir ursuline. Le vieillissement de la communauté amorce une deuxième phase dans la transmission de la mémoire. Les religieuses, pour assurer la continuité des activités du monastère et de son œuvre d'éducation, transmettent progressivement la responsabilité des fonctions administratives et éducatives de leur œuvre à des laïcs. Malgré la difficulté de cette passation en quelque sorte « obligée », les Ursulines éduquent ces laïcs privilégiés que le destin a placés

sur le chemin de la relève.

Depuis plusieurs années les Ursulines travaillent sur cette question cruciale à travers notamment la mise en place d'une relève institutionnelle. Leur priorité est la transmission de leur mission éducative à une corporation laïque autonome. Avocats et autorités administratives des Ursulines se concertent, réfléchissent autour de libellés, de contrats pour que la transmission des biens immeubles et meubles s'accompagne des valeurs qui y sont rattachées comme en témoigne sœur Monique Pelletier, chargée du dossier: « Pour nous, la transmission des œuvres d'éducation enracinées dans la riche pensée spirituelle et éducative d'Angèle Mérici est un legs essentiel à la société québécoise ». Ces valeurs, énoncées dans les contrats, doivent servir de base, de repère à toute continuation, développement ou extension future. Sœur Pelletier précise à ce sujet: « Nos attentes face à la relève institutionnelle qui prend en charge notre maison d'éducation, c'est qu'elle en assure sa pérennité dans la continuité de la tradition ursuline. » Ces clauses immatérielles attachées au legs des biens matériels prennent le relais de la mémoire collective pour assurer elles aussi la légitimité, la pérennité et la continuité de l'œuvre d'éducation.

Parallèlement, le service des Archives et le Musée trient, sélectionnent, photographient, numérisent, inventorient, bref enregistrent des milliers d'objets ou de documents dans un but de conservation et de mise en valeur. Parallèlement encore, les gouvernements du Canada et du Québec nomment, commémorent, classent, subventionnent, pour sauvegarder et conserver site, bâtiments et jardin dans l'écrin protégé du Vieux-Québec; chaque palier d'autorité manifestant une responsabilité collective face à la conservation et l'accessibilité de ce patrimoine exceptionnel.

Les enregistrements sous formes d'inventaires de patrimoine matériels et immatériels, la protection de l'État par le classement de biens meubles et immeubles sont des mesures cruciales et indispensables pour garder trace de cette existence faisant partie de notre identité. Mais tous ces enregistrements et protections pour nous permettre de conserver le passé, resteront stériles sans notre propre interprétation, revendication, appropriation dans notre mémoire individuelle sans laquelle ne pourra se construire notre mémoire collective. Dans la perspective du développement durable<sup>2</sup>,

le patrimoine des Ursulines de Québec peut être considéré comme une ressource non renouvelable qu'il est important de conserver, de respecter et de mettre en valeur pour mieux articuler le passé, le présent et le futur de notre société dans une optique de partage et de solidarité intergénérationnelle.

2. Isabelle Garat, Maria Gravari-Barbas et Vincent Veschambre, « Préservation du patrimoine bâti et développement durable : une tautologie? Les cas de Nantes et Angers », *Développement durable et territoires* [En ligne], developpementdurable.revues.org/4913.



Aile Marie-de-l'Incarnation et Aile Sainte-Famille vues du Jardins des Mères



Ursulines lors de la cérémonie marquant la passation de L'École des Ursulines de Québec à une corporation laïque le 23 juin 2014



Sr Pauline Duchesne signant le document scellant la passation de L'École des Ursulines de Québec à une corporation laïque le 23 juin 2014

# BÂTIR UN MONASTÈRE DANS LE QUÉBEC DE LA NOUVELLE FRANCE AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

*Comment Marie de l'Incarnation a répondu à cette mission et relevé ce défi?*



ARRIVÉE DES URSULINES À QUÉBEC —  
1<sup>er</sup> AOÛT 1639

Jour de liesse à Québec. Jour chômé en l'honneur des arrivantes. Accueil sans précédent de Monsieur le Gouverneur de Montmagny, des notables et principaux habitants résidant à Québec, des Pères Jésuites, qui tous, étaient là, et vivaient avec émotion ces moments de l'arrivée des six premières missionnaires françaises en terre de Nouvelle-France. «La première chose que nous fîmes en débarquant de la chaloupe, écrit Marie de l'Incarnation, fut de baiser cette terre en laquelle nous étions venues pour y consommer nos vies pour le service de Dieu et de nos pauvres sauvages.» Ensuite, le Père Vimont fit une prière au nom de tous.

«À la suite de cet accueil, ont noté les Ursulines, nous allâmes droit à l'église, on chanta le Te Deum, entendîmes la sainte Messe et com-

muniâmes. Ensuite de quoi, Monsieur le Gouverneur nous mena toutes au fort (Château St-Louis) pour y prendre notre réfection.» Le fort dominait de son promontoire un vaste paysage. Marie de l'Incarnation le reconnût. C'est celui qu'elle avait vu en songe au lendemain de la Noël 1633. Elle est bien au Canada: ce n'est plus un rêve. Il lui reste maintenant à bâtir la maison à Jésus et à Marie.

En fin d'après-midi, les Ursulines furent conduites à leur logis qui se trouvait à la basse-ville, aujourd'hui Place-Royale, à deux pas du port. Madame de la Peltrie avait loué cette maison pour les Ursulines avant son départ de France. Marie de l'Incarnation la décrit ainsi: «notre logement était si petit qu'en une chambre de seize pieds carrés était notre chœur, notre parloir, nos cellules et notre réfectoire. Et dans une autre petite salle était la classe pour les filles françaises et les filles sauvages. Pour la chapelle, la sacristie extérieure et la cuisine, nous fîmes faire une galerie en forme d'appentis.»

Ce logement deviendra vite le «Louvre» des fondatrices, parce que, disaient-elles, «nous avons avec nous les trésors que nous étions venues chercher: nos chères néophytes.» En effet, à peine les missionnaires arrivées au pays, les Jésuites donnèrent à Madame de la Peltrie pour ses Ursulines, six filles sauvages dont ils avaient commencé l'ins-

truction. Si bien que, dit le Père Le Jeune, «voilà les Ursulines dans l'exercice de leur institut, et si jamais elles ont une maison bien capable, et qu'elles ont de quoi nourrir les enfants sauvages, elles en auront peut-être jusqu'à se lasser» et il ajoute: «Dieu veuille que les grands frais ne retardent pas leur dessein.»

Trois jours après leur arrivée, le 4 août 1639, Madame de la Peltrie et les trois Ursulines missionnaires furent invitées à aller jeter un premier regard sur l'enclos du futur couvent situé sur le plateau derrière le fort. Ce terrain était un de ceux concédés par la Compagnie des Cent Associés en 1637 pour une communauté enseignante à venir. Monsieur de Montmagny, gouverneur, les Pères Vimont et Le Jeune, jésuites, les accompagnaient. Ce fut une visite exploratoire, sans déterminer de façon précise les lieux de la future bâtisse. Marie de l'Incarnation souligne: c'est un lieu très agréable et assez près du fort.

Une épreuve de taille vint visiter les fondatrices à la fin de ce mois d'août 1639. La petite vérole, qui s'était déclarée parmi les sauvages se répandit avec une rapidité effrayante. Les Ursulines eurent bientôt aussi leur tour et leur pauvre petit couvent de la basse-ville fut complètement envahi par la contagion qui dura jusqu'au mois de février 1640. «Cette petite maison, dit Mère Marie de l'Incarnation, fut changée en un hôpital par la maladie de la petite vérole qui se prit aux filles sauvages, qui l'eurent toutes jusqu'à trois fois, et dont quatre moururent.» Cet événement aurait pu compromettre à jamais la mission éducative des Ursulines auprès des filles indiennes, car, écrit Marie de l'Incarnation «les sauvages qui

ne sont pas chrétiens sont dans cette erreur, que c'est le baptême, l'instruction et la demeure parmi les Français qui sont cause de cette mortalité; ce qui nous faisait croire qu'on ne nous donnerait plus de filles et qu'on retirerait celles que nous avions déjà. La providence de Dieu y pourvut avec tant de bonté, que les sauvages eux-mêmes vinrent au-devant pour nous prier de prendre leurs filles; de sorte que si nous avions des vivres et des habits, nous en pourrions recevoir un très grand nombre.»

**« Les Jésuites donnèrent à Madame de la Peltrie pour ses Ursulines, six filles sauvages dont ils avaient commencé l'instruction. »**

Dès l'épidémie terminée, Marie de l'Incarnation se met à l'œuvre pour préparer les plans de la construction de leur futur couvent et surtout de trouver les ressources financières qui permettront d'en réaliser la construction. On se souvient de la promesse d'une rente viagère annuelle de 3000 livres, faite par Madame de la Peltrie à l'Évêque de Tours avant le départ définitif des Ursulines pour le Canada. À Paris, les avocats de Madame de la Peltrie trouvèrent sa fortune insuffisante pour répondre à une telle obligation et la rente fut réduite à 900 livres. Marie de l'Incarnation fut mise au courant de la situation et accepta ce contrat, mais après promesse formelle de Madame de la Peltrie de compenser à chaque année la somme manquante à la rente viagère. Madame de la Peltrie ne put jamais réaliser sa promesse. Déjà les frais encourus pour le transport des bagages en bateau et pour l'installation de la petite communauté à Québec dépassaient les montants prévus et sa famille s'opposait à tout transfert en Nouvelle-France de quelque argent provenant de la succession de leur père qui venait de mourir.

Les premières correspondances de Marie de

l'Incarnation en 1640, nous éveillent déjà sur les difficultés éprouvées en regard du projet de construction. Dans une lettre à une dame de qualité, elle lui dit : « Nous sommes extrêmement pressées pour les bâtiments. Si Dieu touche le cœur de quelques âmes saintes pour nous aider à nous bâtir proche des Sauvages comme nous en avons le dessein, nous en aurons une grande quantité. Il nous tarde que cette heure ne soit venue pour pouvoir faire plus parfaitement les choses pour lesquelles Notre-Seigneur nous a envoyées dans ce bienheureux pays. Mme notre fondatrice est toute pleine de bonne volonté pour nous et pour nous bâtir; mais ses parents ne lui permettent pas d'agir selon l'étendue de son zèle. »

À une autre bienfaitrice, elle écrit le 3 septembre : « Nous avons demandé des ouvriers de France pour nous bâtir au lieu que nous avons désigné, lieu proche des Sauvages. On ne nous en a pas envoyé un seul, nos affaires ne le permettant pas, et même on nous a dit que, sans argent, nous ne pouvions vivre, entretenir des séminaristes et faire bâtir. Ainsi nous voilà pour longtemps dans nos petites cabanes si la divine Bonté ne nous assiste pas par des voies qu'elle seule peut connaître. »

Les conseils de modération et de prudence



venaient de Monsieur de Bernières, procureur en France du Couvent de Québec. C'est lui qui, malgré son grand esprit de foi avait refusé d'engager des ouvriers spécialisés qu'il n'aurait pas su comment payer. Dans la finale de sa lettre, Marie de l'Incarnation suppliait sa correspondante d'intéresser des dames de qualité au petit séminaire St-Joseph : « Comme vous êtes visitée de plusieurs personnes puissantes, je vous supplie de le leur vouloir recommander ce projet. Pour l'amour de Jésus-Christ que vous aimez, rendez-vous la médiatrice des pauvres filles Sauvages. » L'appel

ne rencontra qu'un bien faible écho si l'on s'en tient aux indications du Registre des bienfaiteurs. Celui de 1641, n'indique aucun don en argent. « Et malgré cela, » mentionnent les Annales, « cette même année, on commença à Québec les fondements du premier Monastère qui n'était que de soixante pieds de long sur vingt-huit de large. »

Or, avant de commencer les travaux, il avait fallu décider de l'emplacement exact du futur Monastère, car une option nouvelle s'était présentée depuis 1639 : celle de la mission de Sillery. Le Père Vimont, les Jésuites de Québec, Madame de la Peltrie, les Ursulines étaient partagés sur le choix. Enfin, on opta pour Québec, près du fort. « Le lieu le plus sûr pour nos personnes, et le plus

avantageux pour l'institution », avait écrit Marie de l'Incarnation.

Pendant ce temps, en France, on répondait également aux besoins et Monsieur de Bernières procédait aux engagements d'ouvriers, ce qui se faisait ordinairement pour trois ans.

L'arrivée de ces ouvriers en Canada, en septembre 1641, avait permis enfin d'entrevoir la réalisation d'une « maison à Jésus et à Marie », lorsque un coup d'éclat inattendu survint : le départ de Madame de la Peltrie pour Montréal, en mai 1642 avec Monsieur de Maisonneuve et Jeanne Mance. Marie de l'Incarnation écrit : « Madame de la Peltrie reprit même alors ses meubles et plusieurs autres choses qu'elle nous avait données et qui servaient à l'Église et au Séminaire. Ce grand changement a mis nos affaires dans un très mauvais état. »

On comprend le désarroi financier des fondatrices et leur question remplie d'angoisse : « faut-il poursuivre les travaux ? »

Marie de l'Incarnation, au plus fort des difficultés de cette année 1642, fait confiance à la Providence. Elle écrit à une correspondante : « J'ai retenu nos ouvriers pour bâtir le Séminaire, espérant que Dieu ne nous a pas amenées ici pour nous détruire et nous faire revenir sur nos pas. » Et elle ajoute : « Après ce que Monsieur de Bernières m'a écrit, il sera sans doute épouvanté, voyant que je lui demande des vivres comme à l'ordinaire, et de plus, que je lui envoie des factures pour 6000 livres qui ont été employées à payer les gages de nos ouvriers et à l'achat des matériaux de notre bâtiment, sans parler du fret

*« J'ai retenu nos ouvriers pour bâtir le Séminaire, espérant que Dieu ne nous a pas amenées ici pour nous détruire et nous faire revenir sur nos pas. »*

du vaisseau : car, en tout cela, nous n'avons que la Providence de notre bon Dieu. On dit que tout est perdu et cependant je me suis sentie portée intérieurement à poursuivre ce que Notre Seigneur nous a fait la grâce de commencer en sa nouvelle Église. » « Il me semble, disait-elle encore, que la voix de Dieu me poursuit et qu'elle me dit : *Dieu veut que tu lui fasses une maison*. Cette voix est capable de me faire franchir tout obstacle, de me faire oublier moi-même et mon propre repos. »

Cette confiance de Marie de l'Incarnation en la Providence fut exaucée et le miracle qu'elle espérait se produisit. Malgré toutes les difficultés financières rencontrées, le Monastère, commencé en août 1641 était habitable à la fin de novembre 1642. « Les Mères Ursulines allèrent en leur nouveau logis, le 21 novembre, jour auquel la très sainte Vierge se consacra à Dieu dans le Temple », lisait-on dans la Relation des Jésuites. « Leur bâtiment est grand et solide fait à chaux et à sable. Elles ont trouvé une assez belle fontaine dans les fondements du logis qui leur est extrêmement commode. Elles sont en lieu d'assurance autant qu'il est possible dans le Canada étant placées à 80 ou 100 pas du fort de Québec. »

À vrai dire, on emménageait dans un chantier qui durerait longtemps encore, plutôt que dans un monastère. Les Annales du temps le mentionnent : « Dans ce bâtiment il n'y avait de terminé que le plancher du bas. Tous les planchers du haut n'étaient que des madriers rangés sous les poutres, ni rabotés ni blanchis. »

Le Père Vimont, supérieur des Missions, en



parlant du nouveau Monastère des Ursulines écrivait dans la Relation de Jésuites: « Il y reste plus à faire qu'il n'y a de fait, mais la patience gagnera tout; cette vertu est le miracle du Canada. » La patience est le miracle du Canada... les Ursulines y ajoutèrent la joie d'être enfin dans la maison bâtie à Jésus et à Marie et de pouvoir y vivre avec leurs chères séminaristes sauvages: « les délices de leurs cœurs ».

« Après les souffrances des trois années qui avaient précédé, même les inconforts devenaient un confort que nos Mères estimaient inappréciable », souligne la narratrice de l'Histoire des Ursulines.

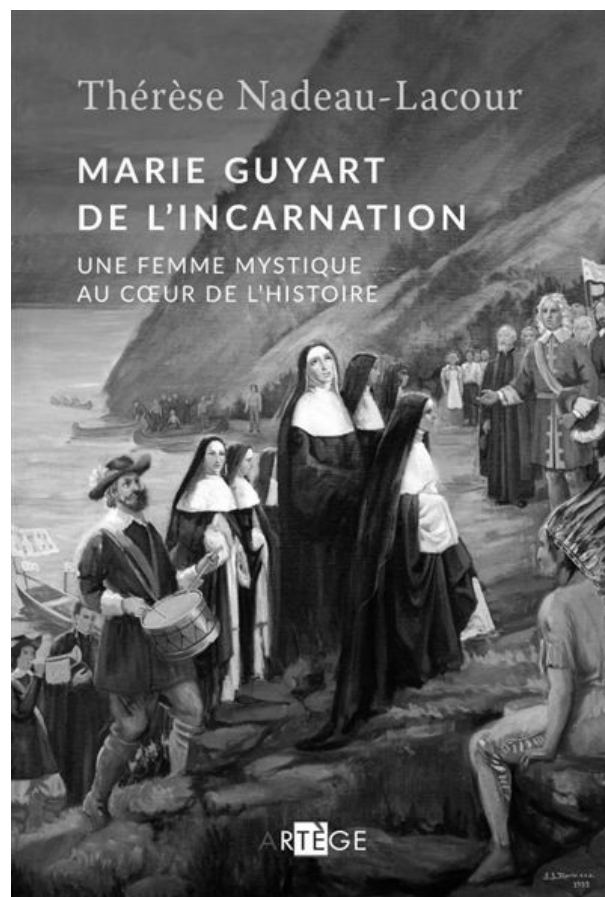
Le Monastère de 1642, rebâti à deux reprises sur le même emplacement et devenu grand à travers les siècles, par ses douze bâtiments tous reliés les uns aux autres, y continue sa mission d'enseignement. Et cette année encore, comme une tradition qui se poursuit, parmi ses 630 élèves, quelques jeunes Amérindiennes sont là et nous rappellent le pourquoi de notre fondation à Québec en 1639... il y a 375 ans! Jubilé célébré solennellement dans la joie et la reconnaissance le 1<sup>er</sup> août 2014!

**Sainte Marie de l'Incarnation, veillez sur nous!**

**S. Michelle Leblanc, OSU**

### Un nouveau livre vient de paraître sur Marie de l'Incarnation

Le 30 avril dernier, devant plus de 150 personnes réunies au grand parloir, Mme Thérèse Nadeau-Lacour, professeure de Philosophie et de Théologie à l'Université Laval et à l'Université du Québec à Trois-Rivières, a lancé un livre sur Marie de l'Incarnation intitulé *Marie Guyart de l'Incarnation, une femme mystique au cœur de l'histoire*. On peut se procurer ce volume aux Éditions Médiaspaul, 3965, boulevard Henri-Bourassa Est, Montréal, au coût de 32,00\$. Quelques exemplaires seront également en vente le 19 septembre prochain, lors de la rencontre de l'Amicale.



# LES URSULINES DE QUÉBEC: ESPACES ET MÉMOIRES

Christine Cheyrou  
Directrice-conservatrice du Musée des Ursulines de Québec  
Prix: 29,95\$  
ISBN: 978-2-7621-3821-4  
Abondamment illustré de près de 150 photos d'hier à d'aujourd'hui  
(en n/b et en couleurs)

### LE LIVRE

Cet ouvrage se veut un devoir de mémoire, un hommage à toutes ces ursulines qui, au cours des siècles, ont gardé souvenir des choses qu'elles ont « vues de leurs yeux » pour les transmettre vivantes, chargées de sens aux générations qui leur succéderont. En parcourant les pages de ce livre, le lecteur entre en contact avec l'âme de la communauté ursuline et pressent le riche héritage d'une mission éducative qui s'est transmise au Québec depuis près de 375 ans.

La mémoire de cet héritage est livrée sous diverses formes: un évènement fondateur, une règle de vie, des espaces d'expression, une tradition orale et écrite bien incarnée. Sous la plume alerte de l'auteur, des objets s'animent, des lieux se racontent, des traditions livrent tout leur sens, mais plus encore, c'est le cœur de la communauté ursuline, désireuse de conserver et de mettre en valeur sa mémoire, qui se révèle. Cette œuvre de mémoire parle du vécu de cette communauté hors du commun. Communiqué d'abord à l'oral par les premières *annalistes*, ce vécu est ensuite révélé par le récit de nombreuses passeuses d'héritage, dans un souci de partager la vie et les trésors que recèle le monastère des Ursulines de Québec.

*Ce complexe monastique imposant niché dans le site patrimonial du Vieux-Québec a été désigné en vertu de la Loi sur le patrimoine culturel du Québec et inscrit depuis 1985 sur la liste du Patrimoine mondial de l'Unesco. Considéré comme l'un des ensembles architecturaux les mieux conservés de la ville, le Monastère des*

*Ursulines de Québec interpelle, par sa seule présence, le promeneur qui, au hasard de ses pas, se retrouve un jour face à l'entrée monumentale du 18, rue Donnacona. Pour qu'il puisse comprendre ce qui se cache derrière la grande porte de bois, Carnets de mémoire lui tend une clé. Grâce à elle, il pénètre incognito dans ce lieu de mémoire privé, et enrichit, du même coup, sa propre mémoire par ce qu'il y découvre.*

[Christine Cheyrou, l'auteure]

Les *Carnets de mémoire* s'articulent autour de cinq angles de lecture et

d'approche: l'analyse de la mémoire à travers ses origines, son cadre, ses espaces et ses formes; les extraits d'entrevues réalisées auprès des Ursulines; les encarts qui, de manière plus synthétique, servent de repères de documentation et de compléments d'analyse; les codes-QR donnant accès à des vidéos d'entrevues auprès des religieuses; les illustrations soigneusement choisies pour humaniser et matérialiser l'âme de ce lieu exceptionnel.

### L'AUTEUR

Directrice et conservatrice du Musée des Ursulines de Québec, Christine Cheyrou est historienne et historienne de l'art.



# L'ÉCOLE NORMALE



Lorsqu'on m'a demandé d'écrire un article sur l'École Normale, je ne savais pas du tout où ce sujet m'amènerait, puisque totalement inconnu. Le dernier texte historique que j'avais écrit pour le Grand Parloir traitait de Sœur Esther Wheelwright, Ursuline nommée supérieure suite à la Conquête des Anglais (1759). Celle-ci occupait une position stratégique et plusieurs croient que ses conversations avec Murray aient mené à l'établissement d'un certain climat de paix au sein du nouveau territoire anglais. À

travers mes lectures, et naviguant de sites en sites, cette recherche m'a plongée au cœur d'un autre événement marquant de l'histoire du Québec : la Rébellion des Patriotes. Encore une fois, je pris conscience du rôle important des Ursulines au sein de l'histoire du Québec d'aujourd'hui.

Lors de son mandat, James Murray réalise qu'il doit adopter une attitude conciliante envers les Canadiens français vu leur nombre important. Il souhaite les inciter à devenir de loyaux sujets de la

couronne britannique plutôt que de nourrir leur révolte envers les Anglais. Le peuple est divisé en deux groupes : le French Party et le British Party, ces derniers prônant une totale domination des Anglais à but d'assimilation. Murray quitte ses fonctions en 1768 et c'est Guy Carleton, premier baron Dorchester qui lui succède. Ce dernier est à l'origine de l'Acte de Québec, signé le 22 juin 1774, accordant aux Canadiens français le droit de faire partie de l'administration et de pratiquer la religion catholique. Les Britanniques s'as-

surent ainsi la fidélité du peuple envers le gouvernement, alors que la guerre d'indépendance américaine se prépare. L'Acte de Québec empêche aussi le recrutement par les communautés religieuses dans l'espoir de les voir s'éteindre. Celles-ci étant seules responsables de l'éducation, plusieurs établissements

ferment leurs portes, abaissant le niveau d'éducation chez les Canadiens français. C'est en 1787 que Lord Dorchester demande une commission d'enquête sur la scolarisation dans la *Province of Quebec*. En 1801, une première loi scolaire décrète que l'institution royale est responsable de créer un réseau d'écoles publiques neutres sur le plan religieux. En 1824, la *Loi des écoles de fabrique* permet d'utiliser une partie des revenus paroissiaux afin de contribuer à l'éducation, ce qui semble plus ou moins respecté par tous. Pour remédier à cette situation, il est voté en 1829 la *Loi des écoles de syndics*, assurant des écoles subventionnées par l'état et gérées par des syndics élus. À ce moment, les maîtres sont rémunérés par l'état, mais leur formation n'est pas réglementée. C'est en 1832 que les premières recommandations sont établies : les maîtres doivent être reconnus pour leurs bonnes mœurs de même que

leurs capacités à enseigner la lecture, l'écriture et l'arithmétique.

En 1834, c'est le parti patriote qui est majoritaire à l'Assemblée législative; le gouvernement est alors constitué d'une Assemblée législative élue et d'un Conseil législatif nommé, ce dernier conservant le pouvoir. Deux ans plus tard, l'Acte pour pourvoir à l'établissement d'écoles normales est approuvé en assemblée législative. Ceci est en réponse au rapport du Comité de l'Éducation,

*L'Acte de Québec empêche aussi le recrutement par les communautés religieuses dans l'espoir de les voir s'éteindre.*

responsable de surveiller que les lois scolaires soient respectées. Celui-ci établissait alors que la qualité de l'enseignement n'était pas souvent respectée. Le gouvernement décide de rémunérer des professeurs pour la formation d'enseignants laïcs ayant pour rôle de fournir une éducation publique de qua-

lité. Les Ursulines reçoivent alors une somme de 120 louis annuellement pour la formation de jeunes filles comme institutrices. Les jeunes filles joignant l'école normale doivent avoir au moins 14 ans, produire un certificat de moralité, connaître la lecture, l'écriture et l'arithmétique, et ce de façon bilingue. Ces jeunes filles s'engagent à enseigner cinq ans suite à leurs études payées par l'état, faute de quoi elles doivent rembourser ce qui en a coûté. Les six premières pensionnaires débutent donc leur cours chez les Ursulines en septembre 1836. Lorsque les premières Écoles Normales furent mises sur pied, ce fut un flop monumental, même si cette expression n'était peut-être pas popularisée au 19<sup>e</sup> siècle. En effet, elles fermèrent leurs portes en 1839. Sœur Marie-Emmanuel, dans ses écrits sur l'école normale, soulève les hypothèses de cet échec avec la précarité des lois de même que le temps perdu pour

l'embauche de maîtres européens qualifiés, mais aussi « l'insurrection de 1837 ».

Les lois scolaires votées par l'assemblée législative en étaient des temporaires et furent bloquées en 1836 par les autorités britanniques. Il y a alors soulèvement de la révolte populaire, l'éducation publique étant considérée comme un moyen d'émancipation du peuple. Les plus radicaux des patriotes forment un groupe armé appelé Fils de la Liberté et des combats s'en suivent entre ce groupe et les Anglais beaucoup plus nombreux. En 1838, Lord Durham est envoyé au Bas-Canada afin d'identifier les causes et solutions à ces affrontements. Par la suite, plusieurs arrestations de patriotes ont lieu et en 1839, année de fermeture des écoles normales, douze d'entre eux sont pendus. Ce n'est qu'en 1856 qu'on songe à relancer un système scolaire.

Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, avocat de formation, propose le Règlement général pour la fondation de trois écoles normales: l'École normale Jacques-Cartier, l'École normale McGill et l'École normale Laval. Cette dernière se situera à Québec et possédera une section pour hommes au Vieux-Château et une section pour filles chez les Ursulines. Les deux sections ont un principal commun et les professeurs enseignent pour la plupart dans les deux établissements. Par contre, les sections masculines et féminines de l'École normale ont chacun un directeur. C'est en septembre 1857 qu'a lieu la première rentrée scolaire des futures institutrices; elles sont 41 et sont séparées en deux divisions. À ce moment, la directrice est Mère Luce Deligny de Sainte-Winifride. Dès leurs débuts, les étudiantes de



l'École Normale étonnent par leurs compétences aux examens, et on souligne leurs succès dans les publications locales. Les pensionnaires normiennes occupent différents espaces chez les Ursulines au cours des années suivantes, logeant tout d'abord au pensionnat Notre-Dame-de-Grâce. En 1901, les sœurs Ursulines acquièrent Mérici; l'École normale ne se retrouvera officiellement sur le Chemin Saint-Louis qu'en 1930 suite à différentes difficultés rencontrées par les religieuses afin de permettre ce déménagement. Mérici fut la dernière école normale à fermer ses portes dans la province de Québec. Cet établissement d'enseignement devient en 1970, lors de la création des CEGEP, le Collège de Mérici, et les religieuses quittent définitivement en 2002.

J'ai rédigé cet article au mois de mai, mois de la fête des Patriotes. J'étais loin de me douter que la réforme scolaire du territoire était à l'origine des conflits les ayant impliqués. Encore une fois, les Ursulines ont participé activement à cette page de notre histoire. Suite à la Conquête, l'éducation devient limitée pour les Canadiens français de par les exigences de la couronne britannique. Les Ursulines ont su traverser ces événements difficiles en poursuivant leur mission d'éducation. Lorsque le climat est redevenu meilleur, elles ont contribué à la formation des institutrices assurant ainsi la perpétuation d'un enseignement de qualité.

### Marie-Claude Letellier

Secondaire V (1998)

# LA GRANDE SECOUSSE DU QUÉBEC



été ressenties jusqu'à New-York (Nouvelle Belgique à l'époque). Des pluies torrentielles et des mouvements de sol ont aussi succédé à l'événement. Des écrits, on ne décompte aucun mort<sup>2</sup>, mais Marie de l'Incarnation relate un très grand effroi ressenti. Les effets appréhendés et les répercussions psychosociales avant, après et suite à un sinistre demeurent notoires encore maintenant.

À partir des mémoires de Mère Marie de l'Incarnation et de ses contemporains, le Québec peut aujourd'hui reconstituer un historique des séismes sur son territoire. Le tremblement de terre du Saguenay de 1988 (magnitude 5,9) constitue le fait marquant de notre passé récent, mais il existe une multitude de secousses non ressenties qui confirment l'activité sismique dans la vallée laurentienne. Si le risque est moins important que sur la côte ouest étatsunienne, le Québec peut aussi se préparer et se protéger face au risque.

Aussi en 2014, plus de 150 000 Québécois ont pris part à *La Grande Secousse du Québec*, un exercice de sensibilisation au risque sismique qui s'est déroulé le 16 octobre à 10 h 16 à l'échelle mondiale. Réalisé pour une deuxième année

À son époque, Marie de l'Incarnation exprimait, notamment au père Charlevoix, ses préoccupations face aux risques de tremblements de terre<sup>1</sup>. Elle attribuait ses inquiétudes à son sens de la prémonition « venue du ciel » et se référait « aux prédilections » de Mère Catherine de Saint-Augustin. Or, en 1663, ses craintes se sont avérées plus réelles qu'imaginaires, lorsque le 5 février a eu lieu l'un des plus importants séismes au Québec (d'une magnitude 7 selon l'évaluation contemporaine des écrits du temps). Les secousses étaient si importantes qu'elles ont

1. P. 365, Histoire et description générale de la Nouvelle France avec le journal historique d'un Voyage fait par ordre du Roi dans l'Amérique Septentrionale, tome 1, Père de Charlevoix, Paris

2. Récit de voyage publié entre 1753-1761 tome 2, p. 83 de Perh Kalm

consécutive au Québec, cet exercice a regroupé cette fois des participants des quatre coins de la province. Il est à souligner qu'en 2013, la première expérience avait eu lieu dans Charlevoix, région identifiée comme la plus propice aux tremblements de terre. Une première mondiale *en français* dans le monde !

Depuis, on compte donc de plus en plus d'élèves et de professeurs, de nombreuses écoles, des enfants et des éducatrices de centres de la petite enfance ainsi que d'employés des villes de Québec, Montréal, Lévis, Saguenay, Terrebonne et Laval, des villes de Charlevoix et du personnel des édifices gouvernementaux qui peuvent appliquer la consigne consistant à « se baisser, s'abriter et s'agripper » advenant un tremblement de terre. L'exercice comme tel ne dure que deux minutes,

mais permet de dépasser les peurs face aux risques de séismes en sachant quoi faire.

Ainsi l'inscription de l'école des Ursulines à *La Grande Secousse du Québec 2015* qui aura lieu le 15 octobre à 10 h 15, sera une belle démonstration d'un savoir-faire, à un moment où la terre peut encore nous parler ! Savoir « Quoi faire en cas de tremblement de terre » avec nos jeunes, vient consolider une résilience acquise du passé vers une maîtrise de la connaissance et ce, dans la lignée directe des enseignements de Mère Marie de l'Incarnation.

SITE WEB : [GRANDESECOUSSE.ORG/QUEBEC/](http://GRANDESECOUSSE.ORG/QUEBEC/)

**Dominique Gauthier**  
Sec. V (1974)



## LES MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

*1<sup>re</sup> rangée, de gauche à droite*

Élizabeth Roberge-Dallaire, *trésorière* (Versif., 1963)

Francine Huot, *présidente* (Philo II, 1965)

Raymonde Beaudoin, *1<sup>re</sup> vice-présidente* (Philo II, 1965)

*2<sup>e</sup> rangée, de gauche à droite*

Hélène Cantin, *2<sup>e</sup> vice-présidente* (Versif., 1962)

Hélène Gervais, *administratrice* (Philo II, 1962)

Sr Andrée Leclerc, *représentante de la Communauté* (Philo II, 1958)

Marie-Claude Letellier, *secrétaire* (Sec. V, 1998)

Dominique Gauthier, *administratrice* (Sec. V, 1974) (*absente sur la photo*)





# AVIS DE CONVOCATION À L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

*Vous êtes convoquée, par la présente, à la 79<sup>e</sup> assemblée générale annuelle de l'Amicale des anciennes élèves des Ursulines de Québec qui se tiendra le samedi 19 septembre 2015 à 13 h 30, à la Salle de réception.*

## ORDRE DU JOUR

1. Mot de bienvenue
2. Lecture et adoption de l'ordre du jour
3. Lecture et adoption du procès-verbal de l'assemblée générale du 20 septembre 2014
4. Rapport de la présidente
5. Présentation et adoption des états financiers
6. Élections
7. Remise des épinglettes aux finissantes d'il y a 50 ans
8. Divers
9. Levée de l'assemblée

### IL EST TOUJOURS FACILE DE COMMUNIQUER AVEC L'AMICALE :

- par courrier : 2, rue du Parloir, Québec, G1R 4M5
- par courriel : [amicale@ursulinesquebec.com](mailto:amicale@ursulinesquebec.com)

### CONTACTEZ NOUS :

- pour faire connaître vos nouvelles coordonnées;
- pour nous donner les coordonnées d'une ancienne élève qui n'est pas inscrite au fichier de l'Amicale;
- pour nous faire connaître le décès d'une ancienne;
- pour nous adresser vos commentaires ou suggestions;
- pour vous joindre au conseil d'administration;
- pour nous donner votre adresse courriel;
- pour nous informer d'un événement important dans votre vie professionnelle.

VISITEZ LE SITE DE L'AMICALE : [ursulinesdequebec.lacledelareussite.com/fr/services/?k=652](http://ursulinesdequebec.lacledelareussite.com/fr/services/?k=652)

### SITE DE L'AMICALE :

[ursulinesdequebec.lacledelareussite.com/fr/services/?k=652](http://ursulinesdequebec.lacledelareussite.com/fr/services/?k=652)

### PAGE FACEBOOK :

[facebook.com/AmicaleDesAnciennesElevesDesUrsulinesDeQuebec](https://facebook.com/AmicaleDesAnciennesElevesDesUrsulinesDeQuebec)

# IN MEMORIAM

(en 2014-2015)

*Lise Paquet, le 10 juillet 2014*

*Anne Dussault, 21 août 2014*

*Hortense Cliche, le 26 septembre 2014*

*Marie-Hélène Lessard, le 29 septembre 2014*

*Suzanne Caouette , le 20 octobre 2014*

*Anne Baillargeon, le 16 novembre 2014*

*Diane Lemelin, le 22 novembre 2014*

*Louise Côté, le 1<sup>er</sup> décembre 2014*

*Thérèse Dupuis, le 20 décembre 2014*

*Régine Belzile, le 13 janvier 2015*

Nous prions les amicalistes de bien vouloir aviser l'Amicale lors du décès d'une ancienne.

Amicale des anciennes élèves  
des Ursulines de Québec  
2, rue du Parloir  
Québec (Québec)  
G1R 4M5